

assassiné le capitaine, et ils en firent leur repaire. En apprenant ces faits Garcia Moreno accourt à Guayaquil. A défaut de vaisseau de guerre, il prend un vapeur de transport, l'arme comme il peut, et marche sur les révoltés. Il dirige lui-même les manœuvres, et attaque les insurgés avec une telle résolution qu'il coule à fond le vaisseau qu'ils avaient volé, fait l'équipage prisonnier et s'empare des autres vaisseaux de moindre importance.

En partant de Guayaquil, il avait excité l'hilarité de quelques marins étrangers à cause de l'aspect étrange de ses forces improvisées. Mais à son retour, ils avaient à le complimenter sur son courage et sur sa victoire.

Il revient donc à Quito en triomphateur. Comme le terme de sa présidence était expiré, il s'empessa de remettre ses pouvoirs pour se retirer dans la vie privée.

En 1869, l'Equateur vit s'opérer un nouveau changement politique, mais d'une nature tout-à-fait pacifique. Une convention se réunit pour faire la constitution qui régit aujourd'hui le pays—et Garcia Moreno fut réélu président. " Comme il refusait cet honneur, dit son biographe, l'assemblée tout entière se transporta auprès de lui, regardant son acceptation comme absolument nécessaire au maintien de l'ordre." On l'avait vu à l'œuvre, et chacun avait pu se convaincre qu'il était vraiment l'homme de la situation. Ses hautes capacités, ses aptitudes multiples, son intégrité et son énergie lui avaient acquis la confiance du peuple, condition essentielle au succès d'un gouvernement, et dont Garcia Moreno avait surtout besoin pour remplir ses fonctions difficiles, et accomplir la tâche qu'il s'était imposée, en acceptant le pouvoir.

Cette tâche était immense. Il s'agissait, non d'une réforme partielle, mais d'une réforme totale et absolue. Nous avons le tableau tracé par un Equatorien, du désordre effroyable qui régnait alors dans ce malheureux pays. Certes, il y avait de quoi décourager l'âme la plus vaillante. Mais le nouveau président était soutenu par la force d'en haut, et n'ayant à cœur que le bonheur de sa patrie, il se mit courageusement à l'œuvre.

Je l'ai dit : tout était à refaire, et l'on pouvait se demander par où il fallait commencer. Mais le président n'en était pas à se poser cette question. Voulant du petit Etat de l'Equateur faire une grande nation, voulant transformer ce peuple, il savait qu'il devait commencer par le moraliser.

Moraliser le peuple : c'est le but que se proposent, en théorie, sinon en pratique, tous ceux qui dirigent, ou prétendent diriger les sociétés modernes. Mais ayant rompu avec toutes les traditions du passé, et, surtout, avec les traditions chrétiennes, ils veulent se